

# LES SAVANTS AU CINÉMA

Jacques Peter<sup>1</sup>. Décembre 2010

## INTRODUCTION

De Rotwang, l'inquiétant cybernéticien de *Metropolis* (Fritz Lang, 1927), à Camille Lalande, la thésarde déprimée d'*On connaît la chanson* (Alain Resnais, 1998), le cinéma offre une galerie variée de personnages savants. Le professeur Frankenstein (*Frankenstein*, 1931), le paléontologue David Huxley (*L'impossible Monsieur Bébé*, 1938), l'archéologue Indiana Jones sont parmi les plus fameux et ce premier inventaire peut nous faire craindre, et que les savants du cinéma ne passent guère de temps dans leur laboratoire, et qu'ils soient, créateurs de monstres, gaffeurs impénitents ou aventuriers intrépides, tous semblables à leur caricature. En vue d'affiner ce jugement, on s'intéressera plus précisément, aux savants fous des débuts du cinéma, ensuite aux chercheurs des comédies de Hawks, puis aux ingénieurs et professeurs des adaptations des romans de Jules Verne, encore à Indiana Jones et enfin aux savants de quelques autres films. On relève non seulement la description des pratiques professionnelles mais aussi celle des personnes et des laboratoires.

## 1. FANTASTIQUES INVENTIONS DE (SAVANTS) FOUS

*Une dizaine de films célèbres des années 1920 et 1930 mettent en scène des savants géniaux (et souvent fous) auteurs d'inventions extraordinaires. L'intérêt des réalisateurs, cependant, s'est porté beaucoup moins sur la personnalité et le travail de ces savants que sur les désordres sociaux et psychologiques engendrés par leurs inventions et créatures.*

- 1922 (All.) *Le Docteur Mabuse* Fritz Lang
- 1927 (All.) *Metropolis* Fritz Lang
- 1931 (USA) *Docteur Jekyll and Mister Hyde* Robert Mamoulian d'après Stevenson
- 1931 (USA) *Frankenstein* James Whale d'après Mary Sheley.
- 1932 (All.) *Le testament du docteur Mabuse* Fritz Lang
- 1932 (All.) *L'île du docteur Moreau* Erle Kenton (*Island of lost souls*) d'après Wells
- 1933 (USA) *L'homme invisible* James Whale d'après Wells
- 1935 (USA) *La fiancée de Frankenstein* James Whale
- 1939 (USA) *Le fils de Frankenstein* Rowland V. Lee

Dans cette liste de films classiques des débuts du cinéma, on ne peut qu'être frappé par le nombre de professeurs et de docteurs : le docteur Mabuse, psychanalyste et génie du crime organisé, le docteur Jekyll, médecin, le docteur Moreau, chirurgien, Rotwang, cybernéticien, le savant Frankenstein, sollicité dans *La fiancée de Frankenstein* par le docteur Prétorius, le docteur Griffin (l'homme invisible), chimiste, le docteur Baum, psychiatre (*Le testament du docteur Mabuse*).

Les domiciles et laboratoires de ces savants sont pour la plupart étranges : Rotwang habite la seule maison moyenâgeuse de *Metropolis*, la ville du futur (32'50) et le laboratoire où il

---

<sup>1</sup> Ingénieur de recherches. Auteur d'un recueil de nouvelles humoristiques à base de savoir et de savants, *La sagesse de la panthère*, L'Harnattan 2009. Jacques.Peter[at]laposte.net

recrée Hel, la femme qu'il aimait, est encombré de verrerie chimique, de tubes lumineux et de machines curieuses (35'37). Le docteur Jekyll a son laboratoire dans la cave de sa superbe demeure (peut-être une image de la dualité qui est le cœur du film). C'est un espace sombre et bas occupé par des fioles, tubes, béchers, ballons... et aussi des rayonnages, un squelette, une statue asiatique, un chandelier... Lorsqu'on y entre pour la première fois (22'34), le docteur Jekyll, tout en fumant sa pipe, surveille une bonne vingtaine de récipients qu'il a mis au feu. Quant au laboratoire du docteur Moreau c'est un lieu dont l'évocation provoque l'effroi des hommes-animaux du savant ; il n'est jamais montré au spectateur. Le docteur Frankenstein travaille loin de son château, dans une tour fortifiée. Son laboratoire fait penser à la fois à une salle d'opération et un laboratoire de physique<sup>2</sup>. Quant à l'homme invisible, son grand malheur est, au contraire de ses collègues, de ne plus avoir de laboratoire et de devoir réaliser les expériences qui lui redonneront consistance dans un petit hôtel de campagne.

Ces laboratoires et demeures font partie des décors, généralement excellents, de ces films classiques. Ils suggèrent l'aliénation des uns et des autres en reprenant parfois les traits (dans *L'île du docteur Moreau*, mélange de constructions humaines et de plantes, dans *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, une maison séparée en deux espaces aux fonctions distinctes). Le contraste entre les demeures somptueuses de la très haute bourgeoisie, parées pour des bals ou des mariages (dans *Frankenstein*, *Docteur Jekyll et Mister Hyde*...) et les étranges laboratoires augmentent d'ailleurs l'impression de malaise qui s'associe à ceux-ci.

Le professeur Frankenstein, pressé par ses proches de quitter son laboratoire (*Frankenstein* 39'40) répond « Non, je ne peux pas. Mon travail ! Qu'arrivera-t-il au compte-rendu de mes expériences »<sup>3</sup>. Qui regarde les films énumérés ci-avant, en guettant les pratiques professionnelles des professeurs et docteurs, entend là l'une des seules répliques qui pourraient sortir de la bouche d'un véritable chercheur... Tous ces savants sont bien sûr en quête de découvertes qui dépassent la science contemporaine et transgressent l'ordre de la nature (la transmission de pensée, la séparation du bien et du mal, la création de vivants à partir de morts, la fusion de l'animal et de l'humain) et obsédés par leur travail jusqu'à flirter avec la folie. L'origine de leur aliénation n'est guère détaillée : c'est le plus souvent l'orgueil, le désir violent de s'élever au dessus de l'homme commun qui est à la source de leurs travaux et de leurs fautes. L'intérêt des scénaristes et réalisateurs s'est porté, non sur l'origine de leurs ambitions, non sur la conduite de leurs travaux, mais sur leurs horribles fautes<sup>4</sup>, leurs inventions extraordinaire et, surtout, sur les évolutions psychologiques ou relationnelles et les désordres sociaux qu'elles engendrent. Ainsi dans *Le docteur Mabuse*, le criminel docteur donne une brève conférence de psychanalyse (ironiquement intitulée, « la psychanalyse, un outil de la médecine thérapeutique ») et passe tout le reste de son temps à manipuler, escroquer et terroriser ses semblables...

Si ces classiques du cinéma ancien ont sur certains points (l'activité savante, les sources de l'aliénation) moins de profondeur qu'on pourrait l'espérer, ils bénéficient tous d'une riche et excellente mise en scène. Qui plus est, ils développent à la marge des thèmes divers et intéressants : dans *L'île du Docteur Moreau*, la création d'une société ex-nihilo, la loi comme ciment d'une société ; dans *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, le refoulement et le désir, la dualité possible de l'âme, la frustration qu'engendrent les manières très strictes d'une société guindée ; dans *Docteur Mabuse*, la corruption en Allemagne à l'époque de la République de Weimar ; dans les *Frankenstein*, une réflexion sur la différence et la tolérance.

---

<sup>2</sup> C'est d'ailleurs la foudre qui donne vie à sa créature

<sup>3</sup> No. I can't. My work. What will happen to the record of my experiments ?

<sup>4</sup> voir au début de *Frankenstein* notamment, le vol de deux cadavres

## 2. HOWARD HAWKS. ÉLOGE DU SAVOIR-FAIRE ET DÉFIANCE DU SAVOIR

*Howard Hawks (1896-1977) fut dans ses jeunes années pilote de course puis officier dans l'armée de l'air américaine ; on ne s'étonne donc pas qu'il ait voué aux hommes d'action une profonde admiration. Son œuvre, qui fait l'éloge d'aviateurs, de détectives, de cow-boys, tous déterminés, courageux et réfléchis, présente par ailleurs, dans trois comédies hilarantes (en gras ci-dessous), des savants peu maîtres de leur art, empruntés avec les femmes et amateurs de formules alambiquées. Les deux faces d'une même pièce ?*

- 1930 *La patrouille de l'aube*
- 1936 *Les chemins de la gloire*
- 1938 ***L'impossible monsieur Bébé***
- 1939 *Seuls les anges ont des ailes*
- 1941 ***Boule de feu***
- 1943 *Air force*
- 1945 *Le port de l'angoisse*
- 1946 *Le grand sommeil*
- 1948 ***Si bémol et fa dièse*** (remake de *Boule de feu*)
- 1952 ***Chérie je me sens rajeunir***
- 1959 *Rio Bravo*
- 1964 *Le sport favori de l'homme*

*Air Force* contient l'une des plus surprenantes scènes de l'œuvre de Hawks et, de toute l'histoire du cinéma, l'une des plus surprenantes narrations de la mort d'un homme (1h25'39 – 1h29'14) : le capitaine Quincannon (John Ridgely), pilote d'un bombardier a été grièvement blessé lors d'un combat contre des avions japonais. Entouré de ses hommes au moment où il se sent mourir, il leur fait dire les commandements et réponses réglementaires du décollage de leur bombardier, en quelque sorte, piloter l'envol de son esprit hors de son corps. Ainsi une procédure militaire tient lieu de liturgie mortuaire... Cette scène laisse imaginer la valeur qu'avaient aux yeux de Hawks la compétence, la maîtrise et la camaraderie dans les opérations militaires<sup>5</sup>.

Les autres films de guerre du réalisateur exaltent ces valeurs ainsi que le courage, ordinaire ou héroïque. De même, le fameux film *Seuls les anges ont des ailes*, montre Geoff Carter (Cary Grant), manager d'une petite base aéroportale des Andes, assurer lui même des essais et des vols extrêmement périlleux. L'éloge de la détermination, de l'habileté et de l'amitié virile se retrouve enfin dans les westerns de Hawks, dont le fameux *Rio Bravo*. Si les films qu'on vient de citer mettent en scène des groupes d'hommes<sup>6</sup>, *Le port de l'angoisse* et *Le grand sommeil*<sup>7</sup> mettent en scène un héros solitaire : respectivement, Harry Morgan, patron de pêche qui aide la résistance gaulliste en Martinique et Phil Marlowe, détective privé. Deux personnages courageux, avisés et très à leur affaire avec les femmes.

---

<sup>5</sup> Sur ce point, voir aussi la fin de la conversation du capitaine Quincannon et du mitrailleur Winocki 19'07 19'50

<sup>6</sup> En général, ces hommes viennent d'horizon divers, certains ont été profondément blessé par le passé. Ils se trouvent contraints, durant l'action du film, de vivre dans un environnement confiné

<sup>7</sup> respectivement d'après *To have or not* de Hemingway et *The big sleep* de Raymond Chandler

A contrario, la figure du savant qui se dégage des trois comédies de Hawks est celle d'un homme qui n'est pas maître de son travail, qui n'est guère à l'aise avec les femmes et qui s'exprime de manière sophistiquée et souvent indirecte.

Dans *L'impossible monsieur Bébé*, le paléontologue David Huxley (Cary Grant), victime, il est vrai, des calamiteuses initiatives de Susan (Katherine Hepburn), perd un des os du squelette de brontosauve qu'il reconstitue pour son musée, squelette qu'il met d'ailleurs en pièces à la fin du film, quand Susan lui fait des avances (1h38). Dans *Chérie je me sens rajeunir*, Barnaby Fulton (Cary Grant de nouveau) chimiste du laboratoire Oxly tente de composer une potion qui fait rajeunir, tout en plaisantant avec ses collègues d'un « hair remover »<sup>8</sup> obtenu par le passé en tentant de fabriquer un « hair restorer »<sup>9</sup> (21'). Pendant ce temps, Esther, un des chimpanzés du laboratoire, mélange des produits chimiques et fabrique... une potion qui fait rajeunir qu'elle verse dans une fontaine à eau. Barnaby teste sur lui même sa mixture, après avoir déclaré ignorer les premiers effets de la potion (24') Après qu'il a bu un verre d'eau, ce sont les effets de celle d'Esther qu'il ressentira... Dans *Boule de feu*, enfin, les huit savants qui rédigent une encyclopédie pour la fondation Totten sont bien incapables de dire à Miss Totten et son avocat quand ils achèveront leur grand œuvre. Après neuf années de travail, ils se demandent si ce sera plutôt dans trois ans ou plutôt dans quatre ans (6'30).

On a rappelé qu'à la fin de *L'impossible monsieur Bébé* c'est la tonitruante Susan qui fait une déclaration d'amour à David Huxley, ruinant son projet de mariage avec sa frigide assistante (qui envisageait un mariage platonique, sans autre enfant que le squelette de brontosauve...) Si Barnaby et Edwina Fulton (Cary Grant et Ginger Rogers), les personnages principaux de *Chérie je me sens rajeunir*, forment un couple uni et heureux, les dialogues du film indiquent qu'ils se sont mariés sur le tard<sup>10</sup> et que leur relation fut tout d'abord assez compliquée. Enfin, parmi les huit savants de *Boule de feu*, sept sont célibataires et un veuf. Le carton d'ouverture indique qu'ils « étaient si sages (wise) qu'ils savaient tout... sauf dans un domaine... » (sous-entendu : les femmes) L'évocation par Bertram Potts (Gary Cooper), le responsable de l'encyclopédie, du cabaret où chante Sugarpuss (Barbara Stanwyck) émoustille ses sept collaborateurs (les loges, de minces ballerines, leurs épaules nues...) et c'est peu dire que l'arrivée de Sugarpuss en chair et en os ne les laisse pas indifférents...

Dans *L'impossible monsieur Bébé*, Alice Swallow (Virginia Walker), l'assistante et fiancée de David Huxley, utilise quelques expressions imagées (elle accuse pour finir Huxley d'être un papillon - 1h37') ou curieusement abstraites (« aucun trouble domestique d'aucune sorte ne perturbera leur travail... »<sup>11</sup> ie ils n'auront pas d'enfants...2') Dans *Chérie, je me sens rajeunir* et *Boule de feu* les chercheurs s'expriment à plusieurs reprises d'une manière curieusement indirecte : en référence à un souvenir heureux, Barnaby Fulton parle d'« une soirée où l'on ne répond pas au téléphone » ou « une soirée où l'on se décommande d'une invitation » là où le commun des mortels parlerait d'une soirée en amoureux. De même, Bertram Potts (Gary Cooper) présente « ses excuses à Sigmund Freud » (1h37) via l'un de ses collègues, là où tout un chacun se serait excusé de ne pas avoir donné du crédit à un raisonnement s'appuyant sur la psychanalyse.

Relevons pour finir ces généralités, deux gags de *Boule de feu* et [du] *sport favori de l'homme*. À la fin du premier film, Bertram Potts consulte un traité sur la boxe avant de s'en prendre à Joe Lilac, l'ex-fiancé de Sugarpuss. Son premier assaut a peu de succès mais, après qu'il a jeté le livre et décidé de se battre en suivant son instinct, il terrasse son adversaire... Dans *Le sport favori de l'homme*, Roger (Rock Hudson) auteur d'un ouvrage à grand succès

<sup>8</sup> Produit qui fait chuter les cheveux

<sup>9</sup> Produit qui stimule la pousse des cheveux

<sup>10</sup> quinquagénaires, ils sont mariés depuis sept ans

<sup>11</sup> « Our marriage must entail no domestic entanglements of any kind »

sur la pêche à la ligne... n'a jamais pêché et est bien ennuyé qu'on l'inscrive à un grand tournoi de pêche. Voilà donc deux livres qui ne semblent guère rendre de services pratiques.

Pour une analyse plus détaillée discutons séparément des trois films :

— *L'impossible Monsieur Bébé*. Ajoutons à ce qui précède que David Huxley (Cary Grant) apparaît sur un échafaudage (2'), en méditation (c'est l'expression de sa collaboratrice et fiancée), à l'ombre du squelette brontosauve qu'il reconstitue patiemment depuis cinq ans... Aussi qu'il est présenté comme un homme indécis dans les plus petites choses de la vie<sup>12</sup>.

— *Chérie, je me sens rajeunir*. Après que Barnaby Fulton a bu à la fontaine à eau de son laboratoire (24'40), le film bascule dans un registre loufoque. La caricature des savants est donc à chercher surtout dans les dialogues du début du film. À son domicile, alors qu'il doit sortir avec sa femme, le chimiste est si accaparé par ses recherches, qu'il en perd et son anglais et ses facultés de calcul. Il tient alors à son épouse un discours par moments très abrupt (est-ce la robe d'Edwina ou Edwina elle-même qui a une forme évasée à la taille ?...) et, comme déjà noté, souvent très indirecte. Il convient aussi de remarquer sa mauvaise appréciation de ses qualités : il parle de lui comme d'un génie (en réponse, il est vrai, à une provocation de Hank Entwhistle) mais on apprend un peu plus tard qu'il espère, dans le futur, choisir ses thèmes de recherche et en discuter dans des congrès. Barnaby donne d'ailleurs une re-formulation fautive d'une assertion de Hank (– [si elle m'avait épousé], elle ne serait pas dans une cuisine en train de faire à manger – Où ferait-elle à manger ?)

— *Boule de feu* est une comédie autour du savoir, du langage et de la séduction et un inventaire des éléments relatifs à l'affection (assoupie puis réveillée) des savants et à leur langage alambiqué serait très long. Relevons tout d'abord qu'un des mérites de *Boule de feu* est de brillamment mêler ces trois thèmes : Bertram Potts déclare son affection à Sugarpuß mais explique qu'il a tout d'abord besoin de temps pour terminer son encyclopédie et suggère qu'ils correspondent pendant environ trois ans (55') Il a cru n'être amoureux que de ses livres et ne se soucier vraiment que de correction grammaticale (1h00). Un peu plus tard, le signe le plus touchant de l'affection de Bertram et Sugarpuß est l'échange de leurs registres de langage : Sugarpuß veut savoir ce qu'est un pléonaste (58') et, plus loin, Bertram exprime la vigueur de son désir avec l'argot que Sugarpuß lui a appris (1h22). Enfin, après avoir été roulé par Joe Lilac, Bertram, Potts propose à ses collègues que tous se réfugient derrière leurs livres<sup>13</sup>.

Le réveil de l'affection des vieux savants par une belle et énergique jeune femme est au cœur du film. Peu après l'arrivée de Sugarpuß, les sept collaborateurs de Bertram Potts font repasser leur vêtements, se parfument, se font faire des costumes. Tous tiennent à ce que la jeune femme leur apprenne la conga (42'). Le professeur Oddly, l'un des plus vieux d'entre eux, revenant du centre-ville avec un costume neuf est même persuadé d'avoir été suivi par une jeune femme tout le long de la 5<sup>e</sup> avenue (44')... Ce pan du film lui donne d'ailleurs son titre.

*Boule de feu* est aussi un film sur le langage. L'escapade de Bertram Potts dans New-York, en quête d'argot contemporain (pour son article sur ce sujet) provoque la rencontre de deux mondes qui d'ordinaire se croisent sans se parler : d'un côté les universitaires, leur goût des références, des raisonnements, des précautions rhétoriques, de l'autre Sugarpuß, Joe Lilac et ses acolytes, adeptes d'un argot qui semble inépuisable et sans cesse en mouvement<sup>14</sup>. La confrontation de ces registres de langage (dans les discussions entre Bertram Potts et

<sup>12</sup> 9'30, son chapeau, confié ou non au vestiaire, 13'30, le sac à main que lui a confié Susan, posé ou non sur une chaise

<sup>13</sup> « Let us withdraw behind our books »

<sup>14</sup> Sugarpuß ne comprend pas Pastrami qui utilise le mot « Ameche » pour téléphone (48'40) Elle utilise elle-même le mot un peu plus tard (50'56) et fait remarquer à Potts qu'il ne le connaît pas.

Sugarpuss), les changements de registres de certains personnages et l'usage de termes savants pour désigner des objets ou situations très ordinaires produisent des échanges hautement comiques. Quant aux répliques des huit savants, plus précisément, elles font rire ou sourire par leur inutile complication (39' « j'ai mis en place une série de référence croisées, qui me semble-t-il, nous permettra d'aborder notre sujet de la façon la plus satisfaisante ») ; par leur caractère abstrait ou spéculatif (51' « nous regretterons votre esprit vif[...] malheureusement il est inséparable d'un corps très perturbant ») ; par leur précisions incongrue sur leurs sujets de recherche (27'43 « en attente de statistiques sur le salpêtre du San Salvador expédiées par avion, en recommandé ») ; par les parallèles inattendus (42' la reconstruction de la conga par des fraction composées, 1'07 une annonce de mariage qui résume bien la situation, comme le *Reader's Digest*) ou encore par le caractère erroné des raisonnements (le professeur Gulkakoff, par les lois de la relativité pourrait prouver que ce n'est pas lui qui a percuté un panneau de signalisation, mais le panneau qui a percuté la voiture)

Relevons enfin que les ressources intellectuelles des huit savants leur permettent de maîtriser, d'une manière à la fois astucieuse et extravagante, les deux acolytes de Joe Lilac qui les séquestraient (1h33'04 1h45'35) puis de leur faire avouer ou doit avoir lieu de mariage de Sugarpuss et de leur patron. La culture du professeur Oddly lui permet de développer une métaphore, à la fois belle et un peu ridicule sur la sensibilité féminine (1h15'42 1h17'02). Pour finir, comme déjà mentionné, Bertram Potts n'est guère aidé par ses connaissances théoriques sur la boxe ; c'est quand il se fie à son instinct qu'il terrasse Joe Lilac.

Jetant sur la science et les savants des éclairages variés, contrastés et toujours plaisants, *Boule de feu* est d'ailleurs sans aucun doute un des meilleurs films à base de professeurs et de savoir.

### 3. LES ADAPTATIONS DES ROMANS DE JULES VERNE

*Jules Verne avait la passion des sciences et des techniques et le contrat qui le liait à son éditeur stipulait qu'il devait instruire ses lecteurs<sup>15</sup>. Cet engouement et cette mission ont nourri certains de ses plus célèbres romans dont 20000 lieues sous les mers, Voyage au centre de la terre et L'île mystérieuse, tous riches en savantes digressions (historiques, géographiques, géologiques, mécaniques...) Les adaptations cinématographiques de ces romans ne rendent hélas guère justice au savoir et aux savants de l'écrivain. C'est une dimension des œuvres qu'elles tendent à éclipser tandis qu'elles mettent en scène de nouveaux personnages (pour la plupart féminins) et ajoutent des affinités ou antagonismes entre personnages. Seul le beau Voyage au centre de la terre de Henry Levin semble assez proche de l'esprit de l'écrivain.*

- 1935 (Fr) *Michel Strogoff* Jacques de Baroncelli
- 1954 (USA) *20000 lieues sous les mers* Richard Fleisher
- 1956 (USA) *Le tour du monde en 80 jours* Michael Anderson
- 1959 (USA) *Voyage au centre de la terre* Henry Levin
- 1961 (GB) *L'île Mystérieuse* Cyril R. Endfield
- 1972 (Fr-It-Esp) *L'île Mystérieuse* Juan Antonio Bardem et Henry Copi

#### 3.1 20000 Lieues sous les mers (Richard Fleisher, pour les studios Disney)

<sup>15</sup> Dans son contrat avec Pierre-Jules Hetzel « ...résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne et refaire sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers »

Le scénario du film prend de nombreuses libertés avec le roman. Le professeur Aronnax (Paul Lukas), du Muséum d'histoire naturelle de Paris, est flanqué de Conseil (Peter Lorre), son apprenti et non pas son domestique, comme dans le livre. Le harponneur Ned Land, taiseux et discret dans le roman, est dans le film un joyeux drille (Kirk Douglas), joueur de guitare et coureur de cocottes. Embarqués sur un vaisseau de guerre à la poursuite d'un énigmatique monstre marin, ils tombent tous trois à la mer lorsque leur navire est attaqué par le « monstre » puis deviennent les hôtes-prisonniers de Nemo (James Mason), capitaine d'un extraordinaire sous-marin que les puissances navales prennent pour une gigantesque bête (dans le film comme dans le roman). Maître de l'énergie nucléaire (dans le film) ou électrique (dans le roman, Livre I chap. 12), adepte de la plongée sous-marine, Nemo et son équipage vivent coupés du monde, tirant de la mer toutes leurs ressources. Le Nautilus entame un long périple à travers les océans...

Les scénaristes du film ont retenu certains des épisodes les plus spectaculaires du roman (l'enterrement sous-marin – livre I chap. 24 – l'île de Gueboroar – livre I chap. 21,22 – le combat contre le poulpe géant – livre II, chap. 18) et ont ajoutés quelques péripéties de leur cru<sup>16</sup>. Les énigmatiques entreprises et mobiles politiques de Nemo (livre II chap. 6 puis 20) deviennent tout à fait explicites dans le film<sup>17</sup>. L'activité principale d'Aronnax est, dans le roman, l'étude des fonds marins ; dans le film, il se contente d'observer le Nautilus et d'essayer de persuader Nemo de transmettre à l'humanité son savoir.

Plus généralement, ce sont toutes les activités savantes de Nemo, Aronnax et Conseil qui ont disparu de même qu'a disparu la bibliothèque du *Nautilus*. La science n'apparaît plus qu'à travers le cas de conscience de Nemo (doit-il renouer avec l'humanité et transmettre ses connaissances sur l'énergie nucléaire) et quelques anecdotes inventées par les scénaristes<sup>18</sup>. C'est bien mal rendre hommages aux pages fameuses où Aronnax énumère les poissons des grands fonds en des litanies d'une singulière beauté (livre I, chap.16, 23, 24. livre II chap.18), à l'humour de l'écrivain qui moque subtilement les savants (Conseil et Ned Land, formant à eux deux, un bon naturaliste – livre I chap. 14 –, Aronnax lisant son livre – livre II chap. 15...) et aux diverses expériences et aventures scientifiques du roman<sup>19</sup>.

### **3.2 Voyage au centre de la terre (Henry Levin)**

Les lecteurs du *Voyage au centre de la terre* ne retrouvent pas strictement dans le film de Henry Levin (1961 avec James Mason, Pat Boone, Arlene Dahl) la trame du roman de Jules Verne : Le (très peu populaire) professeur Otto Lindenbrock (faible orateur) de Hambourg est devenu Sir Oliver Lindenbrook professeur à Edimbourg (beau parleur, fort apprécié de ses élèves). Son jeune compagnon d'aventure n'est plus son neveu Axel mais son meilleur élève Alec Mac Even, lequel a des vues sur la nièce du professeur, Jenny, tandis qu'Otto Lindenbrock est secrètement fiancé à Mlle Graüben, la pupille de son oncle. C'est cependant dans le déroulement de l'aventure que les scénaristes du film ont introduit les changements les plus importants. Le voyage jusqu'en Islande est occulté (dans le film) et, à destination, le professeur Lindenbro(o)(c)k se découvre deux concurrents (qu'il n'a pas dans le roman) : le professeur suédois Goetaberg et un étrange comte Saknussem, descendant du premier

<sup>16</sup> Notamment l'attaque de la base du Nautilus par des soldats des pays ligués contre Nemo. Dans le roman, le sous-marin se ravitaille, sans encombre, dans cette base (chap. 10 livre II)

<sup>17</sup> Nemo s'est enfui d'un site d'extraction de produits chiliques utilis pour la fabrication d'armes (57') Plusieurs années plus tard, après qu'il a fabriqué son sous-marin, une puissance politique qui voulait s'appropriier ses découvertes, l'a torturé et a tué sa femme et son enfant

<sup>18</sup> Aronnax aurait rêvé de faire entrer le monstre marin au Muséum, 22', pour se saouler Ned Land boit l'alcool dans lequel sont conservés des échantillons biologiques et avale par mégarde une huître. Conseil lui indique qu'il s'agissait d'une *Flabulina Oculina*

<sup>19</sup> plongée et observation de la faune à très grande profondeur (livre II chap.11), exploration du pôle sud (livre II, chap.13)...

explorateur du centre de la terre. Après quelques péripéties (dont le meurtre de Goetaberg par Saknussem), le professeur entreprend son exploration depuis le volcan Sneffels, flanqué d'Alec Mac Even, d'un paisible islandais, Hans<sup>20</sup> et de la veuve du professeur Goetaberg, sous la menace du comte Saknussem. Le trio d'hommes cher à Jules Verne (en l'occurrence professeur, jeune homme et chasseur islandais) a été remplacé par un groupe de quatre personnages dont une femme, menacé par un étrange comte et son domestique.

Le roman de Jules Verne est remarquable par le nombre et la variété de digressions scientifiques (géologiques, bien sûr, mais aussi ichtyologiques, géographiques, physiques...) ainsi que la discussion récurrente de la question de la température des couches souterraines. Il ne reste que peu de choses dans le film de cette matière mal adaptée au cinéma ; guère plus que des mentions géologiques et la brève description de l'appareil de Ruhmkorff (dans le livre note chap.11, dans le film 32'08)

La distraction des savants et leur passion pour leur discipline sont deux lieux communs de la caricatures de savants. Notons que les scénaristes du film ont inventé deux illustrations très amusantes de ces traits : au début du film sir Oliver Lindenbrook, lisant le journal, marche au beau milieu d'une formation de musique militaire (3'20) ; peu après (21'20) Alec Mac Even demande avec passion à son professeur la permission de l'accompagner au centre de la terre juste au moment où il avait promis à Jenny... de demander sa main !

Jules Vernes moque discrètement, tout au long de son roman, la manie des savants d'associer un nom propre (le plus souvent le leur...) à chaque invention<sup>21</sup>. Les scénaristes du film en ont tiré une courte scène entre sir Lindenbrook et le comte Sakmüssen qui vient de baptiser la grande mer intérieure du monde souterrain (1 :34'37)

### **3.3 *L'île mystérieuse* (Cyril R. Endfield, 1961)**

Trois soldats de la confédération (le capitaine Cyrus Harding, le sergent Nab Nugent, le soldat Herbert Brown) s'évadent en ballon de la ville de Richmond, accompagnés d'un correspondant de guerre (Gidion Spillit) et d'un soldat du Sud (le sergent Pencroft). Ils amerrissent tout prêt d'une île où vivent des animaux gigantesques. Quelques jours plus tard deux femmes s'échouent sur la rive. Tous tentent de survivre le temps de construire un navire. Ils parviendront à s'enfuir...

Dans le roman de Jules Verne, ce sont cinq personnages masculins (l'ingénieur Cyrus Smith, son domestique Nabuchodonosor dit Nab, le journaliste Gedeon Spilett, le marin Pencroft et le jeune Harbert Brown) qui s'échouent sur une île du Pacifique. Sûrs d'être loins des côtes, ils entreprennent de coloniser l'île, fabriquant matériaux, outils, ouvrages d'art à partir des ressources de la mer et de la terre. Ils seront finalement secourus...

La différences des deux synopsis fait apparaître l'intention des scénaristes : transformer une histoire de ré-acquisition des techniques et de civilisation d'un lieu sauvage en un film d'aventure avec rivalités et amourettes. Le film semble même avoir prévu de s'en excuser<sup>22</sup> Il ne reste évidemment rien des inventions techniques de Cyrus Smith ni des explications du jeune naturaliste Harbert Brown.

### **3.4 *L'île mystérieuse* (Juan Antonio Bardem et Henri Colpi, 1972)**

Cette version est de manière générale plus fidèle au roman que la précédente. L'ingénieur Cyrus Smith fait montre de ses nombreux savoirs-faire et le jeune Harbert de vastes connaissances en matière de faune et de flore, pour le plus grand bien de la petite troupe (qui

<sup>20</sup> accompagné d'une oie nommée, Gertude. Les scénaristes de ce film ont donné un animal de compagnie à Hans, de même que ceux de *20000 lieues sous les mers* ont flanqué Nemo d'une otarie nommée Esmeralda

<sup>21</sup> chap. 23 Le Hans-Bach, chap. 30 la mer Lindenbrock, chap. 32 Port-Graüben préféré à port Axel, chap. 36 l'îlot Axel

<sup>22</sup> 45' à propos d'un texte laissé près d'un cadavre : -- Harding : très fleuri – Spillit : c'est ce que le public demande aujourd'hui (Harding : very flowery -- Spillit : that's what the reading public wants today)



n'envisage pas immédiatement de fuir l'île). Les beaux plans de paysages joints au récits en voix off de Spilett donnent au film un charme certain. Cependant, en faisant apparaître le capitaine Nemo et ses hommes, régulièrement et dès le début du film, les scénaristes du film ont trahi la structure dramatique du livre.

#### **4. LA SÉRIE INDIANA JONES. AU PÉRIL DE L'IGNORANCE !**

*Indiana Jones (Harrison Ford), est à la fois professeur d'archéologie dans une université américaine et aventurier en quête de trésors disparus de civilisations anciennes. Cette seconde activité est au cœur des films de S. Spielberg, où le Dr Jones est confronté à des concurrents sans scrupule et menacés par des pièges mortels dissimulés dans des galeries secrètes ou des temples anciens. Où l'ignorance peut coûter plus qu'une mauvaise note...*

- 1981 (USA) *Les aventuriers de l'arche perdue* Steven Spielberg
- 1984 (USA) *Indiana Jones et le temple maudit* Steven Spielberg
- 1988 (USA) *Indiana Jones et la dernière croisade* Steven Spielberg
- 2008 (USA) *Indiana Jones et le royaume du crâne de cristal* Steven Spielberg

Indiana Jones, de son métier, est professeur d'archéologie dans une université américaine (Barnett College). Il est remarquable que pour le signifier au spectateur, les scénaristes ont fait figurer au début du premier (12'20/13'57) et du troisième film (13'38/14'36) de la série deux scènes quasiment identiques : après une vue générale de Barnett College, on assiste à la fin d'un cours du professeur Jones. On le voit, en costume trois-pièces, portant d'élégantes lunettes rondes inculquer à ses étudiants des principes généraux d'archéologie avec toutes les attentions d'un professeur expérimenté (précision sur le vocabulaire, indication de synonymes, orthographe...). Est-il nécessaire de préciser que les premiers rangs sont exclusivement occupés par des étudiantes manifestement enamourées ? L'une d'elles a même écrit sur ses paupières « love »/« you » et cligne langoureusement des yeux. Ces scènes font doublement contraste. De manière évidente, elles indiquent l'opposition entre le professeur policé (en costume, avec nœud papillon ou cravate, lunettes) et l'aventurier (débraillé, portant chapeau et veste d'aviateur, avec fouet et revolver à portée de main). Elles permettent aussi, dans le troisième opus, d'opposer Indiana Jones au commun des archéologues à travers le contenu de la leçon (« l'archéologie est la recherche de faits et non de la vérité », « l'archéologue ne consiste pas à suivre une carte sur laquelle l'emplacement du trésor est marquée par un X », « ne pas prendre la mythologie pour argent comptant »...) qui ne s'applique manifestement pas au professeur Jones lui même (un « X », par exemple, marque l'emplacement de l'entrée des catacombes dans l'église/ bibliothèque à Venise, dans ce même épisode... ) Dans le deuxième film de la série, c'est la longue scène du dîner au palais de Pankot (37'48/44'35) qui permet d'apprécier l'élégance, l'érudition et l'habileté du docteur Jones... Le dernier film, enfin, contient une séquence de cours interrompu à Barnett College assez semblable à celles du premier et du troisième opus quoique plus courte (24'33/25'17) ; des discussions sur les activités du professeur Jones (32'02 puis 46'20) et une chevauchée à moto dans la bibliothèque (36'10 à 36'57) de l'université font aussi ressortir les deux facettes d'Indiana Jones, savant-aventurier.

Si le docteur Jones a la séduction propre aux personnages à deux visages, quel savant est-il ? On a déjà relevé son zèle d'enseignant attentif et expérimenté. Il est par ailleurs très attaché à regrouper des pièces rares dans le musée de sa faculté, que dirige son ami Marcus Brody, ce qui ne l'empêche pas de devoir se défendre d'accusations de pillage (rappelées par le premier

ministre du sultan de Pankot). Comme les savants de bande dessinée, il n'est pas spécialisé et court l'aventure sur tous les continents, aidé par sa maîtrise d'un grand nombre de langues. Très loin de la caricature du savant gauche et distrait, il moque lui-même son ami Marcus (qui s'est perdu dans son propre musée) et ses collègues archéologues (à la suite de Willie Scott, dans le second film de la série 3'50 « -- Archeologist. I thought they were funny little men looking for their momies. -- Mummies »)

Dans *Indiana Jones et la dernière croisade*, Indiana Jones senior (Sean Connery), professeur de langues médiévales (« celui que les étudiants ne veulent pas avoir » selon son fils - 9'50) est une seconde figure de savant. Il garde avec son fils (qu'il appelle toujours « Junior ») une certaine distance. Obsédé par la quête du Graal, très exigeant dans le domaine intellectuel, il semble s'être désintéressé de l'éducation de son fils (alors trop jeune pour tenir une conversation intéressante) Au présent, il a les plus grandes difficultés à faire avec lui le point de leur relations. Absolument étranger à la peur, enfin, il se révèle aussi plusieurs fois très inventif (en provoquant notamment le crash d'un avion grâce à des oiseaux qu'il fait s'envoler 1h11'20)

Chaque épisode de la série voit Indiana Jones traverser un réseau de galeries piégées où gisent les squelettes d'aventuriers malheureux. Dans le premier opus, des galeries de pierres et de lianes, infestées de mygales, mènent à l'idole d'or des Hovitos (4'00 9'20), protégée par un luxe de pièges (herses et portes amovibles, fléchettes jaillissant des parois, énorme boule de pierre) . Dans le second film, les galeries mènent du palais de Pankot au temple de la secte des Thuggees (50'50 57'30). Après avoir traversé des couloirs infestés d'insectes, Indiana Jones et Short Round (Ke Huy Quan) sont piégés dans une pièce dont le plafond s'affaisse tandis qu'en sortent de longues piques. C'est Willie Scott (Kate Capshaw) qui, suivant des indications d'Indiana Jones les sortira de ce mauvais pas. Les séquences correspondantes d'*Indiana Jones et le royaume du crâne de cristal* se déroulent dans un cimetière péruvien (44'10 à 55'50) puis au temple secret du royaume (1h31'41- 1h35'07 et 1h40'13-1h51'11)

*Indiana Jones et la dernière croisade*, enfin, offre, une généreuse dose de ces réjouissances. Au début du film (28'50 35'04) le professeur Jones et l'espionne allemande Elsa explorent des catacombes situées à Venise sous une église/bibliothèque. Ils y relèvent des données essentielles pour leur quête du Graal avant d'échapper de peu à un incendie. À la fin du film, Indiana Jones doit explorer seul un réseau de galeries menant au Graal (1h39'39 1h44'48). Ce parcours requiert à la fois une agilité certaine et des connaissances théologiques et linguistiques. Le professeur survit car il a su s'agenouiller lors de la première épreuve (« Only the penitent will pass»), épeler le nom de Dieu en latin lors de la seconde (plus précisément, marcher successivement sur des dalles portant les lettres I, E, H, O, V, A – « Only in the footsteps of God will he proceed ») et croire à l'existence d'une passerelle invisible lors de la troisième (« only the leap from the lions's head will prove his worth »). Cette dernière série d'épreuve, qui sollicite à la fois la culture et la force du professeur Jones est à l'évidence la plus amusante de la série. Le héros manque de perdre la vie pour avoir oublié que le nom de Dieu commence par un I en latin (« Iehova) et pas par un J. Nombres d'enseignants, lassés de l'indifférence de leurs élèves à l'égard de leur matière, ont sans doute pour cette scène une secrète tendresse...

## 5. LES SAVANTS DE QUELQUES AUTRES FILMS

### 5.1 *Docteur Folamour (Docteur strangelove and how I learned to stop worrying and love the bomb, Stanley Kubrick, 1963)*

Convaincu qu'un complot communiste menace les USA, le commandant d'une base aérienne de la force stratégique américaine, le général Ripper (Sterling Hayden), envoie ses bombardiers B52 à l'attaque de l'URSS puis coupe toute communication avec l'état-major. La situation est d'autant plus grave que les soviétiques ont construit une « *dooms day machine* » qui effacera toute vie à la surface de la terre si une bombe nucléaire explose sur le sol soviétique...

Stanley Kubrick livre un chef d'œuvre d'humour noir qui moque en premier lieu les militaires américains : obsédés par la menace soviétique (Ripper est même complètement paranoïaque) pas spécialement intelligents, ni particulièrement sérieux... mais aussi les politiques et les savants. A deux moments (49'50- et 1h24'05-) le président américain demande l'avis du docteur Folamour (un des trois rôles de Peter Sellers), directeur de la recherche et du développement des armes. Savant allemand amené de force aux USA à la fin de la seconde guerre mondiale (son nom était Dr Merkwürdichliebe...), le docteur se déplace en fauteuil roulant et contrôle mal son bras droit, qui parfois, à son insu, l'étrangle lui-même ou se tend pour un salut nazi. Peu maître de lui (des « Mein Führer » lui échappent aussi), aimant déléguer des analyses à des sociétés privées (voire à des ordinateurs), c'est peu dire qu'il ne donne pas une image reluisante des savants des forces armées. Pour finir, après qu'a explosé une bombe américaine en Russie, il rêve d'une communauté d'hommes et femmes d'élite vivant reclus dans des mines de sels, protégés des radiation. Il faudrait, selon lui, beaucoup de femmes fécondes, judicieusement sélectionnées par un ordinateur adéquat...

### 5.2 *Docteur Jerry et Mister Love (The nutty professor, Jerry Lewis, 1963)*

Le professeur Jerry Kelp (Jerry Lewis) enseigne la chimie d'une façon assez désastreuse (quelques explosions, notamment, sont à déplorer) et n'est guère apprécié que d'une de ses plus jolies élèves, Stella Purdy (Stella Stevens). Pour la séduire, il fabrique une potion qui le métamorphose en Buddy Love, musicien talentueux, beau et sûr de lui mais aussi égoïste, arrogant et prétentieux... Jerry Lewis pastiche *Docteur Jekyll et Mister Hyde* avec un certain bonheur. Il ne s'agit plus de séparer le bien du mal mais de gommer un physique ingrat. Si le professeur Jerry est laid et bon, le crooner Buddy Love est beau mais foncièrement mauvais, ce qui n'est pas du goût de la jeune Stella.

L'acteur/réalisateur/producteur donne de la chimie une image on ne peut plus ludique : les réactifs ont des couleurs variées et éclatantes. Ils sont chauffés par de hautes et vives flammes. Des bulles et des tourbillons courent dans les liquides. Et la fiole que le professeur Jerry présente à ses élèves ne manque jamais de déborder, répandant sur ses doigts une mousse de couleur vive. Mentionnons, enfin, le petit manège qui fait tourner sans relâche une douzaine de tubes à essai dont personne ne se préoccupe... Quant à la caricature de l'enseignant/chercheur elle reprend, à trait épais, celle des films de Hawks (voir ci-dessus) : le professeur ne maîtrise pas ses expériences (Buddy Love redevient le professeur Jerry en public – c'est bien sûr aussi une scène emprunté au modèle du film) ; il a tout d'abord la plus grande peine à dire ses sentiments à celle qu'il aime ; il s'exprime de manière alambiquée, accumulant précautions rhétoriques et arguments : (20'53 à son psychiatre) « Je dois faire une objection ici, professeur. La vengeance pourrait tout d'abord m'avoir motivé, mais je sens que la curiosité pris le relais de la vengeance. Je suis plus ou moins obligé de finir quelque chose que j'ai commencé. Je dois finir ce que j'ai commencé, finir ce que j'ai commencé [...] La chimie est probablement ce que je connais le mieux. C'est tout ce que je connais en fait.[...] »

Pour cette raison, je pense que je vais aborder le problème du point de vue de la chimie ”<sup>23</sup> (1h23 à Stella) “ Je crois que j’ai oublié de mentionner, Mademoiselle Purdy, que vous étiez extrêmement belle ce soir ”<sup>24</sup>. Ses répliques font en général plus sourire que rire.

### **5.3 Sous le signe du taureau (Gilles Grangier, 1968)**

Les laboratoires aéronautiques d’Albert Raynal, ingénieur et patron, viennent de mettre au point un statoréacteur. Lors d’un essai, la fusée qu’il propulsait explose après quelques minutes de vol. L’échec, connu des bailleurs de fond de Raynal et du grand public, lui vaut de grandes difficultés financières et familiales. Son beau-frère, banquier, suggère en effet à sa femme de divorcer pour préserver ses intérêts financiers tandis qu’il songe comme d’autres investisseurs à couper les crédits à l’entreprise de Raynal...

Ce film, tout à la gloire des chercheurs, les oppose aux financiers (incarnés par le beau-frère de Raynal et ses collègues) et aux ingénieurs qui résolvent des problèmes technologiques et non scientifiques et technologiques (un projet de transformation d’une partie des usines Raynal en usine de boulon est en discussion). Raynal, ingénieur et patron<sup>25</sup>, peste ainsi contre ceux qui veulent le convertir à la production d’objets manufacturés (33’ s’il s’était lancé dans cette voix “ [il] aurai[t] son truc depuis longtemps, comme Faraday a sa cage et Pythagore son théorème”) et contre les difficultés de financement de la recherche (1h07’ “la mendicité est devenue l’activité fondamentale du chercheur, qu’il s’agisse de capitaux privés ou de subventions d’état”)

Le charme du film vient de ce que toutes ces idées sont défendues par Jean Gabin dans la langue très fleurie et très artificielle du cinéma dit “de qualité française” des années 60 : Rolande (Colette Deréal), ex-maîtresse de Raynal, a ainsi expliqué à financier qui voulait faire fabriquer des boulons à Raynal, que “les dits boulons, il pouvait se les carrer où [elle] pense”. Albert explique à son comptable “Dans notre métier, il y a des hypothèses et des vérifications. Pas de chance ou de malchance. C’est un atelier de recherche ici, pas un casino”

### **5.4 La mouche (The Fly, David Cronenberg, 1986)**

Seth Brundle (Jeff Goldblum), jeune physicien génial, a inventé une machine à téléporter les objets inertes. Il suscite la curiosité d’une journaliste, Veronica Qaife (Geena Davis), qui devient sa maîtresse et entreprend de filmer ses recherches alors qu’il travaille à la téléportation d’êtres vivants. Un soir de chagrin, Seth décide de tester sa machine sur lui-même mais ne mouche entre dans la cabine de téléportation et les gènes du savant et de la mouche se mêlent lors de l’expérience...

Les trente premières minutes du film (jusqu’à l’incident qui va altérer le caractère puis le corps du savant) brossent un portrait assez fin des trois personnages principaux , Seth, Veronica et Sthatis Borans (la patron et ancien amant de Veronica – John Getz). S’il est peu vraisemblable qu’un physicien génial travaille et vive seul dans une sorte de grand hangar défraîchi, tout le reste du portrait de Seth est intéressant et assez crédible : homme solitaire et par certains côtés fragile, il est tout entier concentré sur son travail (14’18 à Veronica “ Je n’ai pas de vie, il n’y a donc rien avec quoi vous pourriez interférer ”<sup>26</sup> – 20’13 il a cinq exemplaires des mêmes vêtements, pour n’avoir pas à réfléchir à sa tenue<sup>27</sup>). Il a développé une sorte d’économie du savoir : il distingue notamment ce à quoi il ne doit pas penser (ci-

<sup>23</sup> I must take objection there, professor. Revenge might have been the motivating force, but I feel now that curiosity has taken over where revenge began. KI am more or less being compelled by completing something that I started. I must finish what I syart, finish what I start [...] Chemistry is probably what I know best, that is all I know, really [...] Therefore I would approach it form a chemistry standpoint.

<sup>24</sup> I believe I neglected to mention, Miss Purdy, that you are looking very beautiful this evening

<sup>25</sup> sans doute sur le modèle de Marcel Dassault

<sup>26</sup> I have no life, so there is nothing you could interfere with

<sup>27</sup> I don’t expend aby thought on what to wear

dessus), ce qu'il ne comprend pas complètement mais sait utiliser (9'43), ce qu'il sait et ce qu'il doit apprendre (19'18) pour en donner un modèle à sa machine.

### **5.5 *Jurassic Park* (Steven Spielberg, 1993)**

Des généticiens engagés par un richissime entrepreneur, John Hammond, ont réussi à donner vie à des dinosaures par clonage. Alors qu'Hammond est sur le point d'ouvrir un vaste parc d'attraction destiné à présenter les animaux, un dinosaure tue un gardien. L'homme d'affaire est alors contraint de faire inspecter le parc par un représentant de ses actionnaires et trois savants. Ses deux petits-enfants les accompagnent durant la visite...

Il est remarquable que les trois savants de ce film catastrophe – Alan Grant (Sam Neill), paléontologue, Ellie Sattler (Laura Dern), paléobotaniste et Ian Malcolm (Jeff Goldblum), spécialiste de la théorie du chaos – soient aussi les principaux personnages positifs du film. S'opposant à Hammond, l'entrepreneur obstiné, à Gennaro, l'avocat lâche et cupide, à Nedry l'informaticien corrompu, ils font preuve de prudence et de sagesse lorsque Hammond leur présente son parc (34' à 36'), de beaucoup de bienveillance envers les animaux (le triceratops blessé 48') et d'un courage héroïque pour lutter contre les dinosaures en furie. Si aucun d'entre eux ne paraît affectivement complètement épanoui (Grant déteste les enfants, au moins au début du film, Ellie Sattler ne parvient pas à lui signifier son désir d'en avoir, Malcolm « passe son temps à chercher la future ex-miss Malcolm »), il n'en sont pas moins des personnages valeureux et bienfaisants à qui va la sympathie du spectateur.

### **5.6 *On connaît la chanson* (Alain Resnais, 1997)**

Alain Resnais dresse, entre autres portraits, celui de Camille Lalande (Agnès Jaoui), une jeune femme d'une trentaine d'années qui s'apprête à soutenir une thèse d'histoire. En quelques scènes très courtes, le réalisateur suggère la solitude et le mal-être que peuvent ressentir certains doctorants au terme de leur effort. Dans de brèves conversations, Camille indique le titre de sa thèse (devenu fameux dans les laboratoires) *Les chevaliers paysans de l'an mille au lac de Paladru*, intitulé qui laisse ses interlocuteurs plus ou moins sceptiques : (25'50) Simon (André Dussolier) “*Ah oui... C'est bien... C'est bien que quelqu'un en parle*” – (32'24) Marc Duvernier (Lambert Wilson) “*Ah... c'...*” – (38'33) Nicolas (Jean-Pierre Bacri) “*Mais euh... Excuse-moi mais... Il y a des gens que ça intéresse ce... ?*” Pour finir, Camille souffre de crises d'épuisement et de spasmophilie. Elle soutient sa thèse dans une salle presque vide. Les félicitations que lui accordent le jury et la future publication du manuscrit comblent de fierté sa sœur aînée et son père, ce qui n'atténue guère le mal-être de l'impétrante (1h15'00 “*On s'en fout, Odile, des chevaliers-paysans de l'an mille. Le lac de Paladru, je [ne] t'en parle même pas. J'ai travaillé sept ans sur un truc qui va intéresser quinze personnes... maximum*”)

### **5.7 *II* (Darren Aronofsky, 1998)**

Max Cohen, jeune mathématicien et calculateur prodige, mène une vie asociale, retiré dans un petit appartement envahi par un gigantesque ordinateur. Persuadé que tous les phénomènes naturels peuvent être décrits par des nombres et que ces nombres présentent des motifs répétés, il cherche des invariants dans les cours de la bourse. Obsédé par ses travaux, sollicité par des adeptes de la kabbale en quête d'une clé dans la Thora, poursuivi par des financiers douteux à l'affût de ses découvertes, Max perd progressivement la santé et l'équilibre. Un vieil ami mathématicien tente de le convaincre que la vie ne se confond pas avec les mathématiques (12') et de modérer ses ambitions (11'). Ni lui, ni les bienveillants voisins de Max ne pourront l'empêcher de sombrer dans la folie.

Tourné dans un noir et blanc qui exclut presque les gris, rythmé par des images et des phrases répétées (prise de médicaments, souvenir d'avoir regardé le soleil...), *II* est un film très

original et par sa forme et par ses thèmes. Dans les toutes premières minutes, Max énonce sa vision du monde en trois principes : (1) les mathématiques sont le langage de la nature (2) toutes choses autour de nous peuvent être représentées et comprises par des nombres (3) si on trace les nombres associés à n'importe quel système, des motifs apparaissent<sup>28</sup>. Ces axiomes sont assez discutables. Un physicien ou un mécanicien remplacerait sans doute (2) par « les lois de la nature se traduisent par des équations différentielles » et (3) est tout simplement faux puisque tous les nombres dits « transcendants » – dont  $\Pi$  (3,1415926...) qui donne son titre au film – ne présentent aucune sorte de répétition dans leur représentation décimale. Au delà de ces licences nécessaires au développement de la fiction, le film brasse avec élégance des notions scientifiques en lien avec l'art (simplicité du cercle et complexité du nombre  $\Pi$  12', la suite de Fibonacci 14', le nombre d'or 43'...), la religion (conversion numérique de l'alphabet hébreux 14') ou la vie courante (la turbulence dans une tasse de café 17', les spirales des coquillages 37', le go 30',...) mais aussi des anecdotes sur la vie des savants (la femme d'Euclide 24') et des questions sur leur travail (erreurs, perte de rigueur, ambitions (dé)mesurée). Le résultat est très surprenant et plutôt plaisant.

## CONCLUSION

Seth Brundle (Jeff Goldblum), le jeune et talentueux physicien de *La Mouche*, développe une économie du savoir, réfléchissant à ce qu'il sait et ce qu'il doit apprendre, ce qu'il doit connaître en profondeur et ce qu'il peut connaître partiellement. Ellie Sattler (Laura Dern) veut guérir un des dinosaures de *Jurassic Park* ; elle semble à part égales vouloir le bien de cette bête et vouloir se prouver sa compétence. Voilà deux moments où la représentation des savants au cinéma semble intéressante et pertinente.

Force est de reconnaître que ces scènes sont l'exception. Non bien sûr que les réalisateurs, dont on a cité les films, aient échoué dans leurs entreprises. Dans leur grande majorité, ils se sont intéressés à des savants créateurs de monstres, des savants aventuriers ou des savants gaffeurs et ont livré des drames psychologiques, des films d'aventure et des comédies de première force. Ce faisant, ils ont contribué à des genres bien établis et enrichi la caricature du savant diabolique (du côté du docteur Mabuse, du docteur Jekyll...) et du savant distrait (du côté des personnages de Hawks, David Huxley et Barnaby Fulton...) La pertinence de ces caricatures semble assez limitée et il est surtout intéressant de les considérer comme des objets en soi. On peut tout d'abord relever que la passion du travail, le grand fourbi des laboratoires, le goût de l'auto expérimentation et les fioles bouillonnantes par dizaine réunissent ces deux caricatures. Quant au savant de comédie, on doit aussi noter que le cinéma semble nourrir le cinéma et que des ressorts comiques semblent courir à travers les âges et les films. Ainsi le chercheur des comédies s'exprime de manière alambiquée, absorbe ses propres potions et peine à séparer vie professionnelle et vie sentimentale. Ce sont des ressorts anciens qui ont produit beaucoup de bons films.

---

<sup>28</sup> (1) mathematics is the language of nature (2) Everything around us can be represented and understood through numbers (3) if you graph the numbers of any system, patterns emerge